

Libretto

GEORGES-OLIVIER
CHÂTEAUREYNAUD

LE CORPS
DE L'AUTRE

libretto

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2010.

ISBN : 978-2-36914-820-3

1.

Ce siècle à peine entamé serait-il le dernier qui verrait pulluler l'humanité à la surface du globe? On se le demandait. Entre réchauffement, pollutions et épidémies, crises et pénuries, guerres et menées terroristes, les motifs d'inquiétude étaient légion. Même sans aller jusqu'à pronostiquer l'Extinction, beaucoup ne doutaient pas que le xxi^{e} siècle fût parti pour rivaliser en horreur avec le xx^{e} , qui avait pourtant atteint des sommets.

Septuagénaire malade, amer, sans descendance, Louis Vertumne ne s'obsédait pas de cette question. La nef des fous pouvait s'éventrer sur les récifs vers lesquels de mauvais capitaines la dirigeaient, ce n'était plus son affaire. Il se préoccupait de sa propre fin qu'il sentait proche. Il n'avait plus pour ses semblables pris dans leur ensemble qu'une très lointaine sympathie, et même à certains moments aucune. Depuis longtemps il vivait parmi eux à contrecœur. Tout ce qui les passionnait l'assommait. Les livres, les musiques, les films et les spectacles qu'ils plébiscitaient lui paraissaient témoigner d'un sentiment esthétique dégénéré. Il abhorrait le sport,

qu'ils plaçaient au-dessus de tout. Qu'on s'enflammât pour les exploits et les frasques de grands dadais scandaleusement riches lui était incompréhensible. Religions et idéologies ayant administré la preuve de leur inanité, il ne regrettait pas de quitter bientôt une civilisation en perdition. Cependant, devoir quitter la vie elle-même, la simple existence animale, était une autre affaire. Aussi, un soir de Noël qui avait des chances d'être pour lui le dernier, errait-il à travers Paris dans un cruel désarroi. Il se savait au bout de son rouleau et doutait même d'être encore en vie pour assister quelques jours plus tard au premier matin de la prochaine année. La Terre continuerait à tourner mal. Des journaux allaient s'imprimer qu'il ne lirait pas, il couperait à la routine des horreurs et au caquetage des chaînes de télévision. Ce n'était pas ce qui le chagrinait. Sa curiosité s'était émoussée, comme beaucoup d'autres choses, mais non son orgueil. Le sentiment qui l'emportait, c'était le remords, bizarrement cuisant, de laisser derrière lui des centaines de pages blanches, alors qu'il en avait pourtant noirci des milliers. Mais ces milliers de pages écrites et publiées jour après jour n'étaient pas celles dont il avait rêvé à vingt ans et ne valaient rien à ses yeux.

Critique redouté, Louis Vertumne tenait chaque semaine depuis des décennies la chronique littéraire d'un grand quotidien. On le disait méchant. Il l'était, en effet, comme malgré lui. Il lui manquait un sens : il ne savait pas admirer. Il aurait préféré encenser les ouvrages dont il rendait compte. Il n'y parvenait presque jamais. Il aimait la littérature d'un amour sincère et pinailleur. Il avait beau se battre les flancs, tenter de s'aveugler, s'exhorter à l'enthousiasme, au moins à l'indulgence, c'était plus fort que lui, les défauts des livres, comme autant d'échardes qui en auraient hérissé le papier, criblaient ses doigts et ses paumes, lui arrachaient des cris de douleur et de rage. Quand il prenait la plume à son tour,

c'était pour se venger. Parmi les auteurs qu'il malmenait, ce milieu ne pratiquant pas le pardon des offenses, ni même celui des simples réticences, sa réputation était exécration. Un loustic l'avait surnommé l'« atrabilittéraire », un autre s'était taillé un succès en chantonnant sur son passage, sur l'air du *Dénicheur*, « On l'appelait le dénigreur ». De se savoir détesté et méprisé l'avait conduit lui-même à un enkystement progressif dans la détestation et le mépris d'autrui. Mais surtout, il portait en lui la honte d'avoir passé sa vie à donner des leçons sans les avoir jamais mises en application, sans en avoir démontré la pertinence par l'exemple. « Par délicatesse », lui aussi avait gâché sa vie... Par une ferveur excessive, paralysante, comme un amoureux timide qui craint de froisser la pudeur et les dentelles de l'aimée et la laisse filer dans les bras d'un rustaud entreprenant, il avait trop longtemps retardé l'instant de se lancer dans l'écriture. Car il y faut de l'étourderie et de l'outrecuidance, il faut un jour se jeter la tête la première dans le bassin douteux des mots et des phrases, ou rester à jamais au bord, à cancaner et à émettre de doctes jugements sur le style des plongeurs qui vous éclaboussent.

Divorcé de longue date, Vertumne vivait entre trois femmes. Outre son ex-épouse demeurée son amie l'entouraient une « fidèle secrétaire » et une très jeune femme chargée des tâches ménagères. Elles avaient respectivement pour prénom, l'ex-épouse Claudine, la fidèle secrétaire Sophie et l'aide-ménagère Bernadette, mais Vertumne, dans les romans comme dans la vie, n'aimait pas les prénoms de calendrier. « Un romancier qui appelle son héroïne Michèle, c'est simple, je ne la vois pas ! prétendait-il. Les dizaines de milliers de vraies Michèle de la vie réelle me la cachent d'autant mieux qu'on ne se donne pas la peine aujourd'hui d'inventer des traits aux personnages des romans. On les lâche sans visage

dans le brouillard verbal d'un monde sans contours, puisqu'on ne brosse pas non plus de décors dignes de ce nom...» Aussi, à défaut de concurrencer l'état civil, avait-il attribué aux femmes qui composaient son entourage des noms de muses peu portés de nos jours. Claudine, son ex-femme, avait exercé avant d'arriver à l'âge de la retraite le poétique métier d'astronome. En conséquence, il l'avait surnommée Uranie. La fidèle secrétaire, Sophie, avait été rebaptisée Melpomène en raison de sa propension à faire de tout une tragédie. La troisième et la plus jeune, Bernadette, avait hérité du nom d'Érato, muse tenue par les Anciens pour l'inspiratrice des poésies amoureuses et érotiques. Et le fait est que Bernadette-Érato avait pour son employeur des bontés (il disait des « indulgences ») épisodiques.

Malgré la sollicitude de cette triade, à propos de l'état d'esprit de Vertumne devant la vacuité de son existence bientôt révolue, on pouvait ce soir-là parler de désespoir. Dans les magasins encore ouverts, les Parisiens procédaient à leurs derniers achats en vue du réveillon. Lui-même n'avait rien prévu. Uranie réveillonnait chaque année chez son frère et Melpomène avait un mari, de grands enfants, des petits-enfants. Érato était invitée à une fête chez des amis. Des amis, Vertumne n'en avait plus guère. Pour la plupart le vent les avait emportés, et ceux qui restaient n'étaient pas plus vaillants que lui. Il allait donc passer Noël tout seul. Ce serait à coup sûr le dernier, car il ne se voyait pas se traîner jusqu'au suivant.

Comme il s'engageait dans une rue déserte et sombre, un SDF rencogné sous un porche lui demanda l'aumône. L'homme était ivre, laid, puant. Dérangé dans ses pensées, dégoûté par ce visage couvert de crasse et de croûtes suppurantes, Vertumne l'éconduisit sans ménagement. Le

mendiant offusqué l'insulta à pleine voix. Vertumne passa son chemin, poursuivi par les imprécations du misérable. Celui-ci finit par se taire. Plus haut dans la même rue, Vertumne se heurta à un skinhead qui tenta de le racketter en le menaçant d'un couteau. Tout alla très vite. Vertumne se rebiffa et frappa le voyou au visage. Celui-ci jura, et enfonça sa lame dans la poitrine du vieil homme. Les yeux exorbités, Vertumne s'accrocha à son agresseur et l'entraîna avec lui en glissant à terre, son regard de mourant plongé dans le sien.

2.

Quand Vertumne reprit conscience, il lui sembla qu'il ne s'était pas écoulé plus d'une fraction de seconde. Il n'était pas allongé à même le trottoir, mais reposait sur un corps inanimé qu'il étreignait à pleins bras. Il se releva avec une facilité étonnante. Un lointain bruit de course lui fit dresser la tête. Il aperçut tout en bas de la rue une silhouette déjetée qui s'éloignait. Le mendiant avait dû assister à la scène depuis son porche, et préférerait s'esbigner. Comme il allait tourner l'angle, d'autres silhouettes apparurent. C'était un jeune couple, que le mendiant bouscula avant de disparaître au coin de la rue.

Vertumne se pencha sur le corps étendu à ses pieds. Dans la pénombre il le distinguait mal. Il crut reconnaître sur lui son propre manteau et son écharpe, mais nulle explication rationnelle de ce qui avait pu se produire ne se présenta à son esprit. Il scruta de nouveau le bas de la rue. Le couple regardait dans sa direction et semblait se concerter. Baisant les yeux, Vertumne s'aperçut qu'il tenait à la main un

couteau ensanglanté. Pris de panique, il enfouit l'arme dans sa poche et prit la fuite à toutes jambes, à l'opposé du couple. Il rejoignit une artère fréquentée et se perdit dans la foule. Il n'avait plus couru ainsi, « à toutes jambes », depuis trente ou peut-être quarante ans ! Parcourir vingt mètres à cette allure était en principe au-dessus de ses forces. C'était le claquage assuré, sinon l'infarctus... Quand il reprit un pas normal, il se dit qu'il aurait dû tomber en morceaux sur le trottoir depuis longtemps déjà, comme ces poulets industriels dont la chair, à la cuisson, ne tient plus aux os. Pourtant, après ce sprint insensé, il retrouva son souffle en quelques instants et se sentit prêt à s'élancer de nouveau si nécessaire.

S'arrêtant devant la vitrine illuminée d'un magasin, il y chercha, sans le trouver, le reflet du vieux bonhomme qu'il savait être. Ce ne fut qu'au bout d'un temps, en esquissant des mouvements que lui renvoyait la vitre, qu'un lien s'établit dans son entendement entre « lui » et l'inconnu qui lui faisait face. Alors, en un éclair, il comprit : il était l'autre. Ou du moins, il habitait le corps et les vêtements de l'autre, son agresseur – son meurtrier sans doute ? Affairés, pressés d'achever leurs courses pour rentrer chez eux et préparer le repas de fête, les passants se heurtaient à lui, le chassaient devant eux. De vitrine en vitrine, il s'immobilisait quelques instants pour s'observer, à la fois anxieux et atterré de se reconnaître dans les traits de celui qu'il était devenu. Il se donna à vue de nez entre vingt-deux et vingt-cinq ans. Il était de bonne taille, vigoureux, élancé. Sous son bonnet de laine noire, il avait le crâne entièrement rasé. Il était vêtu d'un pantalon de treillis camouflé gris-bleu, d'un blouson « bomber » porté sur un pull kaki des surplus militaires, et chaussé de lourds godillots. Il avait un visage plutôt ingrat – « une sale gueule », c'est le mot qui lui vint d'abord à l'esprit. Il ne manquait pas, cependant, d'une sorte de charme

canaille. Un coup, peut-être, avait dévié son nez sur la droite. Ses lèvres étaient minces, ses sourcils ébréchés par d'autres horions. Ses yeux fiévreux trahissaient son affolement.

Septuagénaire condamné quelques minutes plus tôt, Vertumne était à présent une jeune brute en pleine santé. Il avait du sang sur les mains, le sang de son corps ancien. Son blouson en était taché lui aussi. Le manche du couteau qu'il avait fourré dans une des vastes poches de son faux treillis portait les empreintes digitales de son meurtrier, maintenant les siennes. C'était un de ces couteaux automatiques, d'une longueur de lame prohibée, qui s'ouvrent sur une simple pression du pouce. Il s'efforça de le replier, ne parvint qu'à se blesser légèrement. Le plus compromettant dans l'immédiat était le sang qui maculait ses vêtements. Par chance, il faisait nuit, mais il devait songer à fuir les endroits trop éclairés, comme les vitrines des magasins, qui l'attiraient pourtant, dans lesquelles il s'examinait avec épouvante.

Il s'efforça de dissiper la confusion mentale dans laquelle il craignait de sombrer pour apprécier la situation, aussi folle qu'elle parût.

Physiquement, il était partagé entre une sensation d'inconfort horrible (le dégoût de n'être pas dans sa peau) qui se manifestait par vagues, et des bouffées d'un bien-être extraordinaire, où il se sentait déborder de force et d'énergie. Le corps où il venait d'emménager était comme neuf. Organes, viscères, muscles, nerfs, tendons et os d'un organisme de vingt ans. Il l'habitait encore mal. Il avait l'habitude d'une guenille de chair percluse de douleurs tantôt sourdes et tantôt aiguës, qui grinçait sans cesse, qui peinait à grimper un escalier et s'essouffait en quelques pas un peu rapides. Dans les intervalles où il n'était pas submergé par l'angoisse d'avoir été expulsé de son vieux corps détesté et aimé, il s'émerveillait de disposer d'une sorte de monture jeune et

vigoureuse, capable d'efforts violents. N'avait-il pas couru comme un dératé tout à l'heure ? Par instants, en dépit de tout, une allégresse à laquelle il n'osait pas s'abandonner le visitait à l'idée, encore confuse, que ce qui lui était octroyé était infiniment plus précieux que ce qui lui était retiré. Mais presque aussitôt la peur reprenait le dessus. Il n'était plus Vertumne. Il n'avait plus le corps ni le visage, ni les papiers d'identité, ni la carte de crédit, ni les clés de voiture, ni la clé de l'appartement de Vertumne. S'il se présentait à l'un de ses proches ou à l'une de ses relations, nul ne le reconnaîtrait. Il pouvait tirer un trait sur tout ce qui constituait peu de temps auparavant son existence : la vieillesse et l'imminence de la mort, certes, mais aussi l'aisance matérielle, une réelle notoriété, un bel appartement, une auto, une bibliothèque considérable, un compte en banque suffisamment garni, l'affection de son ex-épouse, le dévouement de sa secrétaire, les complaisances consolantes de son aide-ménagère. Il était l'autre, son assassin, un parfait inconnu. Il fouilla ses poches. L'inventaire auquel il se livra à la lumière d'un réverbère fut rapide. Outre le couteau, une clé accrochée à un porte-clés en forme de ballon de foot noir et blanc, deux euros et vingt-cinq centimes, un briquet jetable, un paquet de tabac à peu près vide et du papier à cigarettes Rizla croix, une boulette de papier aluminium qui avait servi à envelopper une barrette de haschisch comme en témoignaient quelques fragments résiduels qu'il jeta dans le caniveau, un téléphone portable et un mince porte-cartes. Le porte-cartes contenait en tout et pour tout une pièce d'identité et la photo d'une jeune fille brune, nue, debout dans l'encadrement d'une porte. Si son visage était gentillet, sans plus, sa plastique pouvait émouvoir... Au bas de la photo, au feutre : « Toute à toi », et un prénom, Julia. Lui, s'il en croyait la carte d'identité, s'appelait désormais Donovan Dubois. Donovan Dubois ! Pourquoi

pas Nabuchodonosor Lefebvre? Mais selon toute probabilité c'était sous ce nom ridicule qu'il allait devoir rendre compte à la justice du meurtre de Louis Vertumne!

Dans une poche du blouson il y avait aussi un marron déjà terne et ratatiné, puisqu'on était en décembre. Il se fit la réflexion que lui aussi ramassait chaque automne un beau marron luisant sur le trottoir en bas de chez lui, et le gardait quelque temps dans sa poche. Voilà au moins une chose qui le rapprochait de Donovan Dubois. Pour le ballon de foot du porte-dés, il y vit, lui qui tenait le sport pour le nouvel opium d'un peuple décervelé, le signe d'une ironie méchante, comme si, dans la coulisse du monde, quelqu'un se payait sa tête. Cela dit, pas de papiers de voiture ni de permis de conduire. Pas de carte de crédit ni de carte vitale ni de carte orange, pas même un ticket de métro. De toute évidence, le nouveau corps de Vertumne avait appartenu à un pauvre type.

3.

Il consulta le répertoire du téléphone portable.

Quantité de noms, de prénoms surtout, y étaient enregistrés, souvent à consonances arabes. Il frémit rétrospectivement. Il avait de la chance dans son malheur ambigu : il aurait pu tomber sur un beur, devenir un beur, ou même un Black. Les choses auraient été encore plus problématiques. Il se demanda s'il n'était pas juif, mais ça l'aurait étonné, avec ce patronyme, Dubois, qui sonnait on ne peut plus gaulois. Et puis un Juif n'aurait sans doute pas eu parmi ses relations autant de Khader, de Nazim, de Nourdine...

Dans le répertoire figurait bien une Julia, et sous son

numéro une adresse en banlieue. Pas Maisons-Laffitte ; La Courneuve. «Toute à toi», était-il écrit sur la photo... Vertumne hésita. L'adresse inscrite sur la carte d'identité de Donovan Dubois était située dans Paris même, et donc plus proche et plus engageante jusqu'à preuve du contraire. Mais Dubois ne vivait peut-être pas seul. En se rendant chez lui, Vertumne risquait de se trouver confronté à quelqu'un : une compagne, des parents, un colocataire... Il tâta son annuaire. Pas d'alliance. Dubois n'était pas marié. Trop jeune. Trop pauvre... Une idée inquiétante lui traversa l'esprit : gay, peut-être ? Il se rassura à moitié en pensant à la photo. Mais sait-on jamais ? S'il ne nourrissait guère d'illusions sur le sort de l'enveloppe charnelle dont il avait migré dans celle de Dubois, il ne se souciait pas d'assumer l'existence d'un petit malfaiteur transformé ce soir en assassin par la faute à pas de chance. Dans la peau de Dubois, il restait Louis Vertumne, esprit distingué, lettré, hétérosexuel de stricte obédience même si depuis des lustres il ne pratiquait plus que de loin en loin. Quoi qu'il en soit, il lui fallait prendre un parti. Ce corps qui lui était échu, dont tout indiquait qu'il en avait désormais l'usufruit et la responsabilité, il se trouvait dans l'obligation de s'en occuper comme du sien, de l'entretenir, c'est-à-dire de le nourrir, de le reposer, de le laver, même si, pour commencer, il lui faisait vaguement horreur. Il en était prisonnier. Il sortit de sa poche la clé qu'il supposait être celle du logement de Dubois, quelque part du côté de la place Stalingrad. Une nouvelle inquiétude l'assailit : y aurait-il seulement son nom sur la porte ? Une saute de vent mauvais balaya ses atermoiements. Il lui fallait un toit.

Comme il s'y attendait, Donovan habitait – mais à quel étage ? – un immeuble vétuste au fond d'une arrière-cour encombrée d'épaves diverses. Pas un squat, mais presque.

Du moins la porte d'entrée ne comportait-elle pas de code d'accès. Au pied de l'escalier malodorant, une ampoule de vingt-cinq watts pendouillait au bout de fils électriques en queue de cochon. Vertumne déchiffra, sans les lunettes restées dans leur étui dans la poche du loden de son ex-corps, les noms inscrits sur les boîtes aux lettres plus ou moins déglinguées. L'acuité visuelle de la jeunesse lui était rendue, de même peut-être, souhaita-t-il fugitivement, que la plénitude de ses moyens dans un certain autre domaine... Mais pour la vue en tout cas, comme pour l'agilité et la résistance à la course, c'était acquis : il distingua sans peine, écrit au marqueur sur une étiquette qui rebiquait, prête à se décoller de son support de tôle à la peinture écaillée, le nom de Donovan Dubois. Et sur cette même étiquette, miracle, il lut : quatrième étage droite. La boîte aux lettres de Donovan ne fermait pas. Vertumne s'assura qu'elle était vide. Il monta l'escalier, en ménageant d'abord ses jarrets et son souffle, par habitude, avant de se souvenir qu'il pouvait désormais s'épargner ces prudences.

Il s'approcha à pas de loup de la porte du quatrième droite, et l'ausculta en retenant sa respiration. Quand il s'estima à peu près certain qu'il n'y avait personne à l'intérieur, il introduisit la clé dans la serrure et fit jouer le verrou. La porte s'ouvrit. Il se glissa dans l'ouverture, repoussa la porte derrière lui sans la claquer, demeura un temps immobile dans l'obscurité. Enfin, sa main qui tâtonnait le long du chambranle rencontra le mamelon de laiton d'un antique commutateur électrique. Il alluma. La pièce, la piaule, minuscule et sordide, était vide de toute présence humaine. Un matelas à même le sol, des draps gris, tachés, une table bancale, un tabouret, un camping-gaz sur la paillasse de l'évier, une bouteille de rhum bon marché à moitié vide, un paquet de biscottes, un quart de beurre rance, un pot de café lyophilisé, des mégots,

de vieilles chaussettes, des tee-shirts et des slips sales éparés. Vertumne ferma la porte, poussa doucement le verrou, et s'avança. La fenêtre étroite, dont la crémonne fermait mal et dont un carreau cassé avait été remplacé par une feuille de plastique transparent maintenue en place par du scotch invisible, donnait sur la cour aux détritrus. Il faisait froid, l'air sentait le renfermé et la misère. Un miroir piqué, fêlé, pendait à un clou au-dessus de l'évier. Vertumne s'y dévisagea longuement. Un reste d'incrédulité l'amenait à fermer les yeux et à passer la main sur ce visage étranger, dans l'espoir de l'effacer, de retrouver le sien en rouvrant les yeux, aussi ravagé et désolant qu'il pût être. Mais c'était toujours la même physionomie qui se révélait à lui, le masque juvénile et odieux de Donovan Dubois, avec son crâne rasé, ses joues creuses, sa peau partout tendue sur l'ossature, ses cicatrices de bagarreur... Vertumne n'avait fait que s'entr'apercevoir dans les vitrines des boulevards, et une intense curiosité le tenaillait. Cependant, en raison du froid qui régnait dans la tanière de Donovan, il remit à plus tard d'y céder. D'ailleurs, l'anatomie de l'autre lui inspirait autant de répulsion que de curiosité. Il alluma le petit convecteur électrique supposé chauffer la pièce et poursuivit son exploration. À la tête du matelas étaient empilés des magazines écornés : pornographie, tatouages, sports de combat, revues automobiles. Devant cette pauvreté, il fut pris de désespoir... Puis il se rappela qu'il était seulement aux commandes d'une machine abandonnée par un autre. Il marcha jusqu'à la fenêtre, ce qui ne lui coûta que quatre pas, et plongea son regard dans la cour obscure, quatre étages plus bas. Ne valait-il pas mieux en finir tout de suite avec le dégoût qu'il éprouvait et la totale incertitude à laquelle il était confronté quant à l'avenir ? Il en était tenté. Pourtant il ne pouvait se résoudre à se jeter dans le vide. La peur de la douleur l'en empêchait,

même si, de cette hauteur, il risquait peu de se rater et de souffrir longtemps. Quel gâchis ce serait aussi, de fracasser, de gâcher ce corps plein de vie et de sang... À peine quelques heures plus tôt, il s'estimait à peu près à l'article de la mort. Quel moribond n'avait pas rêvé d'un tel miracle? Qui, se sachant si près de sa fin, n'aurait accepté avec des larmes de joie pareille mésaventure, où qu'elle pût le mener? Il n'ouvrit même pas la fenêtre. Il alla s'asseoir sur le matelas pour éliminer sur le couteau empreintes digitales et traces de sang – celui de Vertumne auquel s'étaient mêlées quelques gouttes de celui de Dubois quand il s'était égratigné. Le couteau essuyé, frotté frénétiquement, il parvint enfin à en replier la lame en s'aidant du torchon sale pour ne pas y laisser de nouveau des empreintes. Le jeter dans le canal de l'Ourcq tout proche lui parut la façon la plus simple de s'en débarrasser. Il examina son blouson, et constata avec soulagement que la tache de sang, déjà brune, était somme toute peu visible. Il acheva de vider la bouteille de rhum en contemplant le contenu des poches de Dubois étalé devant lui sur un pan de couverture lissé. Enfin, brisé par les émotions de cette soirée terrible, il s'endormit.

4.

Se réveiller dans la peau d'un autre, qui plus est accablé d'une gueule de bois, constitue une expérience déplaisante. Le convecteur avait réchauffé quelque peu la température de la pièce. Ayant vérifié dans le miroir que rien n'avait changé et qu'il était toujours Donovan Dubois, Vertumne se résigna à se déshabiller et à s'examiner sous toutes les coutures. Il

se découvrit une musculature athlétique. Sans conteste, du point de vue physique il avait gagné au change. Donovan était mieux bâti que Vertumne ne l'avait été en son temps : à peine plus grand, mais droit comme un I alors que Vertumne avait cumulé cyphose et scoliose. Il devait faire bon vivre dans ce corps harmonieusement musclé, large d'épaules, étroit de hanches, au ventre plat et dur, pourvu d'attributs virils d'une taille encourageante, dans l'hypothèse où Vertumne se trouverait dans la situation d'en user. Il constata que Dubois n'était pas circoncis. Il grimaça en tâtant ses joues déjà hérissées d'une barbe naissante : il allait devoir se raser plus souvent. Quant au reste, poitrine et pubis, sa nouvelle pilosité n'avait rien d'excessif. Il en fut soulagé ; une toison d'homme de Cro-Magnon lui aurait déplu. Cependant un détail, à ses yeux plus qu'un détail, le contrariait. S'il se félicitait de n'arborer aucun piercing, il portait dorénavant sur l'épaule droite un tatouage multicolore représentant un loup aux yeux de feu, à la gueule menaçante. Il n'avait jamais toléré pour lui-même la moindre marque corporelle, il n'avait même jamais porté aucun bijou, à l'exception d'une alliance vite ôtée et oubliée au fond d'un tiroir. En outre, le loup lui était toujours apparu comme l'emblème d'un imaginaire romantique de pacotille, et la ferveur qu'il suscitait comme le signe patent d'un mauvais goût quasi universel. Rageur, il gratta cette image niaise, comme s'il voulait l'arracher de sa peau.

Le robinet d'eau chaude bloqué le dissuada d'utiliser le rasoir jetable et la bombe à raser hérités de Donovan. Il se lava à l'eau froide, se savonnant et se frottant d'abord sans gant, car celui qui traînait sur le rebord de l'évier était gris de crasse. Il finit par s'aviser que cette crasse était au fond la sienne. Du coup il s'empara du gant, le lava et l'essora tout de même avec fureur avant de s'en servir pour s'étriller. À l'instant de laver son sexe, il dut se faire violence pour y

toucher. Pour les dents, pas question de recourir à la brosse, hirsute comme une moustache mal taillée, qui dépassait d'un verre à moutarde encore orné de son étiquette.

Après s'être contenté pour s'essuyer d'un torchon à mains à peu près propre, au moment de s'habiller il ne put se résoudre à enfiler de nouveau les sous-vêtements de *l'autre*. Ce fut l'occasion pour lui de prendre encore plus clairement conscience de sa situation : il n'avait même pas de quoi s'acheter un slip et un maillot dans le premier Prisunic venu. D'autre part, ses ablutions à l'eau froide ayant dissipé à peu près les vapeurs de rhum, l'appétit de jeune homme de Donovan se réveilla. Il s'agissait de nourrir cet athlète. Vertumne mit de l'eau à chauffer sur le camping-gaz. Pour sucrer son café instantané, il dut se contenter de la poussière blanchâtre qui subsistait au fond d'une boîte de sucre en morceaux vide. Biscottes nature : le beurre rance lui répugnait. Tout en déjeunant, il tenta de se remémorer aussi précisément que possible les circonstances du meurtre. Le SDF avait tout vu de loin, puisqu'il s'était enfui, croisant le couple qui débouchait en bas de la rue. Il était peu probable que ces gens aient vu Donovan assez distinctement pour permettre d'établir un portrait-robot, mais ils avaient vu le mendiant d'assez près pour le décrire, or lui était en mesure de fournir un signalement... Si Vertumne était fiché, ce qui n'avait rien d'impossible, un portrait-robot pouvait l'identifier et conduire la police jusqu'à son galetas... À la réflexion, peut-être l'attitude la plus sensée aurait-elle consisté à se constituer prisonnier, à revendiquer l'assassinat de Louis Vertumne et à s'abandonner entre les mains de la justice. Il aurait écopé des quelque vingt ans de prison que Dubois méritait objectivement, mais ce faisant il aurait intégré pour de bon une identité et un avenir, une sorte d'avenir, il serait rentré dans le rang des vivants. Fort de son intelligence et de sa culture,

il ne doutait pas de passer en prison tous les examens et de remporter tous les diplômes possibles : la voie royale de la réinsertion. D'ici combien ? Six ans, mettons, il se voyait docteur ès lettres. Six ans plus tard, il était libéré pour bonne conduite, on donnait un poste d'enseignant à cet ex-tôlard, éblouissant exemple de réhabilitation, de régénération intellectuelle et morale... À sa libération, Donovan Dubois avait combien ? Trente-cinq ans au maximum. Vertumne se souvint de lui-même à cet âge... Jeune, en pleine possession de ses moyens, il recommencerait sa vie, ou du moins une vie, au moment où, naguère, il avait renoncé à devenir romancier et s'était cantonné dans la critique littéraire. Pourquoi, cette fois-ci, ne réaliserait-il pas son ambition première ? Quelle revanche ce serait ! Il avait lu tous ses contemporains, il croyait connaître les raisons de leur échec, car à ses yeux tous avaient échoué. Il pensait savoir ce qui leur avait manqué pour donner naissance à une grande œuvre. Selon lui il n'y avait plus eu de grand roman en France depuis *Belle du seigneur*, et il enrageait de devoir recenser et parfois louer du bout des lèvres des auteurs et des ouvrages qu'il tenait en piètre estime. Un bruit de pas sur le palier l'inquiéta. Les pas s'éloignèrent. Fausse alerte, mais qui le persuada qu'il ne devait pas rester ici.

La rue, à nouveau, cet espace naguère familier et anodin, à présent aride comme un désert, périlleux comme une jungle. Hier encore, son âge et son état de santé mis à part, Vertumne l'arpentait en privilégié sûr de ses droits, notable des Lettres habitué des cocktails, des dîners en ville et des plateaux culturels, sa boutonnière ornée d'une rosette. Aujourd'hui son sort était moins enviable que celui de la plupart des passants grisâtres qu'il rencontrait. Ils n'étaient pas nombreux, à cette heure matinale. Il lisait sur leurs traits la fatigue pensive d'un

lendemain de fête. Ils avaient offert et reçu des cadeaux, mangé de bonnes choses, bu du champagne ou du mousseux, ou de l'asti spumante. Dans son enfance, le vin des grands jours, c'était de l'asti, et encore : une demi-bouteille. Ils avaient dansé, ils s'étaient embrassés devant le sapin... Ils s'étaient couchés tard, un peu gris, ils s'étaient réveillés un peu lourds, avec peut-être un léger mal de tête, et maintenant ils avaient deux jours pour récupérer avant de retourner au travail mais sans forcer, comme en roue libre jusqu'au réveillon de la Saint-Sylvestre, nouvelle fête, nouvelle bombance. Après ça ils reprendraient vraiment le collier. Ils se sentaient, du moins en avaient-ils l'air, en sécurité dans leur vie à eux, comme dans un nid tiède fait de leurs souvenirs et de leurs habitudes. Vertumne les jugeait dans l'ensemble aussi laids et miteux qu'hier, ils respiraient la même bêtise, ils aimaient toujours les mêmes films et téléfilms détestables, les mêmes mauvais livres. Ils adulaient les mêmes nullités, sportifs de haut niveau à bagages Vuitton, chanteurs à gel coiffant, actrices à Botox et acteurs à dents serrées et gros revolvers sur les affiches placardées dans le métro, il n'était pas exclu qu'ils votent encore demain pour le même démagogue. Ils étaient intellectuellement misérables, mais ils savaient qui ils étaient, où ils allaient de ce pas somnambule, ce qu'ils mangeraient à midi et où ils coucheraient ce soir. Pas lui. Lui, ses deux euros et vingt-cinq centimes ne le mèneraient pas plus loin qu'un pain au chocolat et un gobelet de café. À l'idée de devoir se joindre à la cohorte des damnés qu'il voyait parfois, à la télévision, se presser autour des camions distributeurs de soupe chaude ou à l'entrée des asiles de nuit, il sentit de nouvelles velléités de suicide l'envahir.

Il pleuvait, maintenant. Tant mieux. La berge du canal de l'Ourcq était déserte. Il s'assura que nul ne l'observait, et il lança le couteau dans l'eau. Il avait pris soin, après l'avoir essuyé, de ne le manipuler qu'enveloppé d'un mouchoir en papier dont il avait exhumé un paquet entamé de la couche de Donovan. Sur un dernier regard circulaire, qui aurait suffi à lui seul à éveiller les soupçons si l'endroit n'avait été parfaitement désert, il s'éloigna à grands pas.

La pluie imbibait et commençait à transpercer la laine de son bonnet. Il sut gré à son meurtrier d'avoir porté un couvre-chef. Depuis longtemps lui-même sortait toujours coiffé, afin de protéger, sous ses cheveux clairsemés, son lourd et précieux cerveau, sa mémoire-bibliothèque tapissée de milliers d'ouvrages. Son chapeau avait roulé hier soir dans le caniveau. On avait dû l'y ramasser. Sa secrétaire le reconnaîtrait et verserait quelques larmes dessus. Ce matin il avait encore moins de cheveux, la boule à zéro très exactement, et malgré le bonnet de Donovan il craignait d'attraper un rhume. Tout l'agressait, tout était horrible. Sans slip, le frottement du treillis lui irritait l'entrejambe. Il se dit qu'il aurait dû quand même enfiler le tee-shirt. Il n'avait en principe rien à redouter de microbes forcément autochtones, tandis qu'il prêtait le flanc à une invasion étrangère en grelottant sous ce bomber non doublé et ce pull trop léger. Il espérait néanmoins jouir à présent d'une bonne résistance aux coups de froid qui auraient mis sur le flanc le vieux critique bardé de sous-vêtements Thermolactyl dès l'automne.

Il marcha, sans but d'abord. C'était insupportable. Il le mesurait tout à coup. On peut marcher ainsi quelques heures, s'il ne s'agit que d'une parenthèse dans une trajectoire

déterminée à court ou à moyen terme. Mais marcher sans aucun but, sans nulle destination, ni tout à l'heure ni demain ni jamais, c'est marcher vers la mort. Vertumne s'arrêta sous un abribus. Il appela Julia. Le numéro était programmé dans le répertoire du portable. Il n'y avait pas réfléchi, il ne s'était pas dit : « Je vais faire ça. » C'était la seule chose à faire.

Sa propre voix, celle de Donovan, l'étonna. Il l'avait à peine entendue hier soir. Il ne la trouva pas sympathique. Elle lui parut cependant moins vulgaire que la veille. Mais au vrai, c'était lui, Vertumne, qui en usait pour s'exprimer, et d'autre part la situation et le propos n'étaient absolument pas les mêmes. Et si elle lui déplaisait, il devrait s'en accommoder comme du reste.

Une voix jeune, fraîche, lui répondit : « Allô, oui ? » Il dit : « C'est moi. » Il y eut un silence. Donovan et Julia n'étaient peut-être plus ensemble. Elle avait quelqu'un d'autre, va savoir. Ou bien ils s'étaient disputés. Il aurait dû vérifier dans la mémoire du portable si elle l'avait appelé récemment, si elle lui avait laissé des messages ; ça lui aurait donné une idée de l'état de leurs relations. Enfin, elle demanda : « Quel vent t'amène ? » L'intonation n'était pas trop chaleureuse. Il se racla la gorge.

– Je voulais entendre ta voix.

– Ah tiens !

Il y avait là de l'ironie, mais une ironie discrètement douloureuse. Ou non, pas si discrète que ça, la douleur. Dans cette classe sociale, pensa Vertumne (il la connaissait, il en était issu et il s'en était arraché), on ne dissimulait pas ses sentiments, c'était une monnaie qui roulait, on s'arrangeait pour les exhiber, au contraire. Du haut de son donjon d'expérience, Vertumne la voyait venir de loin, la petite Julia qui avait écrit « Toute à toi » sur la photo d'elle toute nue qu'elle avait donnée à son petit ami. Cette douleur mal

cachée, qui pointait sous l'ironie, en disait long. Il y avait eu bisbille, rupture peut-être, en tout cas silence.

– ... Savoir si ça allait.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Ça me fait.

Ils jouaient à toutes petites mises pour le moment, mais ils jouaient. Julia acceptait de jouer. Elle croyait affronter Donovan Dubois alors que c'était à Louis Vertumne, un adversaire autrement redoutable, qu'elle avait affaire.

– J'ai envie de te voir. Je peux venir ?

Un silence. Tout pouvait capoter, là. Julia était comme une voile blanche sur l'horizon, lui naufragé dans un canot, même pas, dans un gilet pneumatique percé. Si Julia se détournait, si la voile disparaissait, c'était la noyade.

– Alors c'est d'accord, je passe ?

Elle pouvait répondre : « Chez moi ce n'est pas possible, il y a mes parents », ou pire : « Tu veux rire, Christian n'apprécierait pas ! » Christian ou Jean-Louis, ou Mokhtar, un type, quoi ! Elle laissa un autre blanc, puis :

– Si tu y tiens, mais pas maintenant, je déjeune ce midi chez mes parents... Viens ce soir, vers 7 heures.

– 7 heures à La Courneuve, c'est ça ?

– Tu connais le chemin, non ?

– Oui, oui...

Il bénit Dubois d'avoir bien enregistré l'adresse de Julia avec son numéro. La nuit était enfin tombée. Vertumne avait pris le métro sans ticket pour la première fois depuis son premier cheveu blanc, puis il avait marché longtemps, car il s'était perdu. Il avait demandé son chemin à des Arabes, à des Noirs. Il n'y avait pour ainsi dire plus que ça par là. Il le constata sans porter de jugement. Il n'était pas raciste : c'était l'espèce humaine dans son entier qu'il avait tendance à mépriser.

Il s'attendait à un immeuble sinistre, dans une cité immense, concentrationnaire. En réalité Julia logeait dans une maisonnette, au centre d'un jardin exigü, ceint d'un muret crépi surmonté d'une grille de fer peinte en gris, dans une rue bien calme. Un tel lieu aurait dû le rassurer. Il s'inquiéta, au contraire, doutant que Julia, si jeune, occupât toute seule ce pavillon, aussi modeste fût-il. La lumière brillait derrière la fenêtre de ce qui semblait être la cuisine. Il sonna à la grille. Une silhouette féminine apparut derrière la croisée et lui adressa un signe. Il entra, s'avança sur une allée de gravillons menant au perron de béton brut. Il s'exhorta à se souvenir que Donovan connaissait les lieux, qu'il avait vraisemblablement des habitudes ici. Il devait agir comme si tout lui était familier.

6.

Un couloir étroit, tendu d'un papier peint au motif suranné, desservait une cuisine et une salle à manger que fermait une porte vitrée. Dans la cuisine, le dos tourné à la porte, se tenait une jeune fille brune. C'était Julia, sans doute, à ses fourneaux. Des odeurs de nourriture, salade d'endives et spaghettis bolognaise, firent monter l'eau à la bouche de Vertumne. Depuis hier il n'avait avalé que quelques biscottes, un pain aux raisins, et un peu de café. La jeune fille ne se dépêcha pas de se retourner. Elle le laissait mariner. Dans la brouille intervenue entre eux, il croyait deviner que les torts étaient du côté de Donovan. Comment celui-ci était-il supposé se conduire en la circonstance? Une tape sur les fesses, *salut p'tit bou-din*? L'échange au téléphone avait prédéterminé le ton de la

rencontre : il voulait entendre la voix de Julia, il venait se faire pardonner. Qu'il ignorât quoi ne constituait qu'un aspect de la situation. Le cœur du problème était *qu'il n'était pas* Donovan. Il n'en avait que l'apparence. Il marmonna : « Bonsoir, toi ! »

Julia se retourna enfin. Il la reconnut à peine. Il ne l'avait jamais vue qu'en photo. Une seule photo vieille peut-être d'un an ou de six mois, et à son âge on changeait encore très vite. Il lui donna dix-huit ans, dix-neuf peut-être. Déjà, elle n'était pas coiffée de la même façon. Mais c'était bien la même petite brune à la peau mate, aux yeux noirs sous un haut front lisse et bombé, que sur la photo. À ne la voir qu'habillée, on ne se serait pas douté qu'elle était aussi bien faite. Des considérations oiseuses sur les femmes passèrent par la tête de Vertumne. Certaines étaient mieux nues, d'autres étaient mieux habillées. Elles étaient souvent mieux nues qu'habillées... Ainsi de Julia : elle était mieux nue... Mais finalement, habillée elle n'était pas mal non plus. Aucune classe, mais plutôt jolie. Elle ouvrit la bouche, elle parla.

– Eh bien, qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Tu veux ma photo ? Tu l'as d'jà, j'te signale !

Il acquiesça. La photo. Sans elle, il n'aurait pas été là.

Quel pouvait être le niveau d'instruction de Donovan ? Bac moins cinq ? Comment parlait-il ? Vertumne ne l'avait entendu prononcer que quelques mots : « Ton fric, le bourge, ou j'te crève ! » Il allait s'adresser à Julia avec la voix issue du larynx de Donovan, mais il lui fallait prendre garde que ce ne fût pas avec le vocabulaire, les intonations, la découpe de phrases d'un mandarin... Il décida de se régler sur Julia, il aurait soin d'éviter l'adverbe de négation, d'élider comme elle. Il n'avait pas oublié. Dans sa famille, dans son enfance lointaine comme le crétacé, on s'exprimait comme ça.

– Elle me quitte pas... J'la regarde tout l'temps !

La jeune fille le dévisagea d'un air surpris.

– Vraiment ?

– Vraiment.

– C'est vrai qu't'as pris l'temps... quinze jours !

Cela faisait donc quinze jours qu'ils ne s'étaient pas vus.

Il hocha la tête.

– Ben oui, tu vois, l'temps d'la réflexion. Julia...

– Oui ?

Elle avait posé la cuiller en bois avec laquelle elle touillait les spaghettis et se campa devant lui, les bras croisés, mais il sentait qu'elle les ouvrirait à un moment ou à un autre.

– C'est un peu con, non ?

– Qu'est-ce qu'est con ?

Il secoua la tête de droite à gauche, feignant un embarras de sale gosse qui répugne à s'excuser. Qu'est-ce qu'il avait bien pu lui faire comme crasse ? À moins que ça ne fût elle ? Il aurait eu tout faux ! Il n'y croyait guère. Mais il ne voulait pas payer trop cher le pardon d'une faute dont il ignorait tout. Certaines femmes ont la manie de la récrimination, de la mise en accusation...

– De s'bouffer l'nez comme ça, c'est dommage, je veux dire, alors que...

Il ne termina pas sa phrase. Alors que quoi ?

Alors qu'on s'aime ? Alors que je t'aime ? Alors qu'on est faits l'un pour l'autre ? Quels qu'aient été les torts de Dubois, ç'aurait été capituler trop vite. Et puis ces mots-là n'étaient jamais sortis facilement de la bouche de Vertumne, même quand il les avait pensés, même quand il avait pensé qu'ils n'étaient pas loin d'exprimer la vérité, une sorte de vérité. Cela dit, ça devait être plus facile avec cette pétasse. Il se sentait sur une espèce de scène de théâtre, comédien chevronné en remplaçant un autre au pied levé, face à une débutante un peu nunuche.

– Tu crois qu'tu peux m'traiter comme ça ? Tu m'laiesses

choir en plein milieu d'une soirée, tu te tires sans prévenir...
De quoi j'avais l'air ?

– Écoute, j'regrette ! Oublie ça, j'te jure, j'regrette !

– Tu regrettes quoi ? De m'avoir laissée plantée là comme une idiote, ou de t'être encore plus emmerdé ailleurs ? Où t'es allé, d'abord ? Monique a appelé chez ton père, et pis chez Poulou, et pis chez Khader, et pis chez ton frère. T'étais nulle part. Ni au Balto. Ni à L'Excelsior. Alors où t'étais ?

Vertumne avait sursauté. Il avait un frère ! Aîné ? Cadet ? En quels termes étaient-ils ? Qu'est-ce qu'il faisait, ce frère ? Était-ce un traîne-savates, un petit pégriot comme lui ? Il n'osait questionner Julia à son sujet. Il était censé connaître son propre frère, non ?

– Pourquoi c'est Monique qu'a appelé ?

– Moi je pouvais pas, j'avais bu. Je vomissais dans les toilettes. J'ai failli tomber dans l'coma. Tu sais qu'on peut en mourir, du coma éthylique ? Kevin m'a fait boire du café salé, ça m'a sauvée, j'ai tout dégobillé... Où t'étais ?

Qui étaient Monique et Kevin ? Des amis à elle, bon. À lui aussi peut-être ? Ensemble, Monique et Kevin ? C'était chez eux, la soirée ? Vertumne ne savait rien sur rien. Il avait l'impression de longer le sommet d'une falaise, en plein brouillard.

– Bah ! Qu'est-ce que ça fout, où j'étais ?

– Dis-le-moi ! J'ai l'droit d'savoir, si on est ensemble !

Il reprit confiance. *Si on est ensemble*. Elle était naïve. Elle ne verrouillait rien.

– J'avais le blues. Tout me gavait, d'un seul coup. J'ai marché...

– Avant de m'souler, je t'ai appelé sur ton portable. Tu l'avais éteint !

– J'avais le blues, je te dis.

– Mais puisque j'étais là, moi ! T'avais qu'à m'dire, on s'rait rentrés, on se s'rait couchés, j't'aurais câliné...

Les yeux noirs se mouillèrent. Elle était gentille. Qu'est-ce qu'elle appelait câliner, au juste? Il pensa qu'il y aurait vraisemblablement câlin tout à l'heure. Cela allait lui faire drôle. Les câlins de Bernadette-Érato, à quoi se résumait sa vie sexuelle depuis quelques années, tenaient de plus en plus du secourisme, voire des soins palliatifs. Avec son fournement flambant neuf, ça risquait d'être autre chose.

– T'as raison, c'était con de ma part.

Il hésitait encore. La tendresse, les mots doux, ces choses-là lui venaient mal. Il toussota.

– Je l'sais bien, qu'y a toi...

Il espéra qu'elle n'attendait pas plus.

– T'aurais pu m'appeler plus tôt, quand même.

– J'osais pas! J'me disais qu'tu voudrais plus entendre parler d'moi...

Là, il avait frappé juste. Cette vergogne insoupçonnée rachetait les quinze jours durant lesquels Julia s'était morfondue. Elle décroisa les bras, tendit vers lui une main aux doigts tachés de sauce tomate, effleura la joue qui râpait.

– Au fait, comment t'as passé Noël? Moi, j'ai réveillé chez Monique et Kevin. Y avait du monde, c'était une belle fête mais j'avais pas la pêche...

Il décoda : elle n'avait pas eu le cœur à s'amuser, elle était triste à cause de lui... Elle reposa sa question :

– ... Et toi, ta soirée, c'était comment?

Il pensa : « Oh, moi, c'est simple, mademoiselle, pour Noël je suis mort poignardé en pleine rue par votre petit copain! » Il secoua la tête.

– Tout seul chez moi. Moi non plus j'avais pas la pêche.

Elle l'imagina dans son gourbi sinistre, triste à cause d'elle

le soir de Noël. Cette vision l'émut. C'était comme dans un téléfilm, chacun malheureux sans l'autre, elle mélancolique au milieu de la joie générale, lui esseulé, morose, vidant des canettes de bière tiède : il n'avait pas de réfrigérateur. Il lut tout ça dans son regard de nouveau humide. Dilemme. À ce stade, devait-il la prendre dans ses bras et l'entraîner vers un sofa, un canapé, un lit ou quoi que ce fût de propice à un câlin de réconciliation, ou pouvait-il attendre d'avoir mangé ? Elle s'ébroua et trancha, mais d'une voix douce :

– La table est mise. Installe-toi, débouche la bouteille, c'est prêt dans une minute.

Il avait entr'aperçu depuis le couloir une salle à manger. C'était là, sûrement. Il s'y rendit. La pièce était toute petite, meublée 1930 bas de gamme. Pas de sapin de Noël. Le réveillon c'était chez Monique et Kevin, et il devait aussi y en avoir un chez les parents, ce midi... Des meubles de vieille, vieille personne. Un buffet deux corps en pitchpin, aux portes décorées de corbeilles de fruits sculptées à la machine, une table carrée flanquée de quatre chaises tendues de cuir marronnasse usé. Au mur, un carillon du même style et des portraits d'ancêtres à demi effacés, entrant à reculons dans la brume. Le papier peint rétro, mais d'origine, était assorti aux rideaux qui encadraient la fenêtre. Sur une commode, des photos dans des cadres, une demi-douzaine de petites poupées folkloriques, « costumes de nos provinces », un gros poisson en céramique blanche craquelée... Face à un fauteuil réglable pour personne âgée – il connaissait, la fidèle secrétaire lui en avait fait acheter un du même genre, plus récent, plus moderne – une grosse télévision d'une technologie dépassée, le modèle qui pesait un quintal et occupait deux mètres cubes, avec une télécommande aussi volumineuse qu'un talkie-walkie de la guerre d'Algérie... Il comprit

que c'était le pavillon des grands-parents. Ils étaient morts, ou bien la grand-mère (les femmes vivent plus longtemps et enterrent leur homme, c'est la loi) somnolait ou agonisait au fond de son lit à l'étage.

La table était mise, en effet : assiettes en faïence terre de fer vieillottes et couverts en inox. Près de la bouteille de vin, un tire-bouchon. Il s'empara de l'une et de l'autre, et opéra. Le bouchon cassa, bien sûr. Liège de mauvaise qualité = piquette. Vertumne jura à mi-voix, traqua les débris de bouchon, goûta le vin, jura encore. Comme il était loin d'hier ! Mais il repensa à la longue marche transie qu'il avait accomplie pour venir jusqu'ici. Il pouvait déjà s'estimer heureux d'avoir un toit sur la tête et une chaise sous les fesses. Il allait boire de ce vin sans doute frelaté, dévorer les endives et les spaghettis de Julia, un yaourt ou une pomme, et puis il coucherait avec elle, selon toutes probabilités.

C'était fait. Ils s'étaient pleinement réconciliés sur l'oreiller. Julia s'endormit entre les bras de Vertumne dans le grand lit qui grinçait de cette chambre meublée et décorée soixantedix ans plus tôt comme tout le reste de la bicoque. Les grands-parents étaient morts tous les deux. Vertumne s'en réjouit. Il n'aurait pas été à son aise, s'il les avait sus présents, ou même un seul des deux. Abandonnée contre lui, Julia poussait parfois un léger soupir de bonheur, un petit miaulement de chaton. Vertumne était heureux lui aussi... Quelque chose comme heureux. Une sensation oubliée. Son corps – celui de Donovan, le sien, donc – lui faisait l'effet d'une voiture neuve. Puissance, confort. Ce qu'il avait ressenti n'avait rien à voir avec les plaisirs laborieux qu'il goûtait de temps en temps auprès d'Érato. Celle-ci n'y était pour rien, la malheureuse, la généreuse ! C'était sa vieille mécanique à lui qui patinait, qui peinait dans les faux-plats, qui s'emballait dans les descentes

et calait lamentablement dans les côtes trop escarpées. Une guimbarde de corps. Il se dit tout de même que cette vigueur retrouvée lui ferait une belle jambe, quand on l'aurait mis en prison pour vingt ans. Elle ne lui laisserait pas un instant de répit, elle le torturerait. Hier encore, ou avant-hier, quand Bernadette en avait terminé avec lui, il se tournait contre le mur, il tirait la couverture sur son crâne comme un Romain acceptant la mort, et il s'endormait presque aussitôt. Cette nuit, après deux étreintes, il sentait contre lui la chaleur de Julia, et il était déjà prêt à recommencer. Il se raisonna. Il était tard. La supérette où elle était caissière rouvrait le lendemain. Il valait mieux la laisser s'endormir. De son côté il avait besoin de réfléchir. Il était à peu près sûr à présent que Julia était amoureuse de lui, enfin, de Donovan, mais Donovan, c'était lui, de plus en plus volontiers. Malgré ce masque de jeune homme que le sort lui avait collé sur le visage, il avait vécu longtemps, beaucoup plus longtemps qu'elle. Il savait reconnaître les signes pour les avoir déjà observés chez d'autres femmes. Alors bon, elle l'aimait. Au minimum, elle avait le béguin pour lui. Mais le minimum des gens de cet âge valait le maximum des gens du sien.

8.

Une angoisse l'habitait toujours. Avait-il déjà un casier judiciaire? Avait-il bien effacé ses empreintes? Bien qu'il eût jeté le couteau dans le canal, son imagination galopait malgré lui. La police pouvait tout : draguer le canal, la Seine sur tout son cours, l'océan entier... Allons! tout ça n'était que fantasmes! N'empêche, la question du casier judiciaire

restait posée. Pendant le repas, comme ils parlaient, mais, prudent, il avait surtout laissé parler Julia, il avait essayé d'en apprendre plus sur lui-même. Il s'était aperçu que c'était très difficile, presque impossible. On est supposé tout savoir de soi-même. Comment demander à quelqu'un : « Dis-moi, est-ce que je suis déjà allé en taule ? Et mes parents, qui sont-ils ? Il paraît que j'ai un frère... Comment s'appelle-t-il ? Est-il le seul ? Ai-je une ou plusieurs sœurs ? Et tiens, qu'est-ce que je fais, dans la vie, à part détrousser les passants la nuit dans la rue ? » En vérité, le passé de Donovan, ses goûts, sa personnalité, rien de tout cela ne l'intéressait. Il n'en avait que faire, en principe. Mais il devait en apprendre sur lui un minimum, pour répondre de façon adaptée aux situations résultant pour lui de ce passé, pour feindre aussi longtemps que nécessaire d'être Donovan Dubois. Si celui-ci avait d'ores et déjà un casier judiciaire, il était sans doute fichu. Après quelques jours de cavale maladroite ce serait l'arrestation. Garde à vue, mise en examen, inculpation, incarcération, procès, condamnation, prison. Dans le cas contraire, avec de la chance, une vie nouvelle pourrait peut-être s'ouvrir pour Vertumne. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... Il saurait et il pourrait. Il avait déjà épuisé toutes les erreurs et tous les péchés de jeunesse dans sa première existence, et il connaissait le prix du temps et celui de l'effort. Il serait intelligent et savant comme Louis Vertumne, fort et infatigable comme Donovan Dubois. Rien ne devrait lui être impossible, du moins dans la sphère où il avait accumulé un demi-siècle bien compté d'expérience. Il écrirait enfin l'œuvre vive à laquelle il avait renoncé quelques décennies plus tôt. Un temps, cette idée l'éblouit. Il démontrerait qu'il avait eu raison de traiter de haut les romanciers contemporains. Tous ces besogneux n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était une œuvre littéraire authentique. La sienne en